

A l'adresse des grands-parents de Valentine que nous allons baptiser aujourd'hui, je dirai quelques mots de conclusion en italien. Mais ce n'est pas par l'Italie que je vais débiter mon homélie mais plutôt par l'Angleterre où je vais vous emmener en imagination à Abingdon-on-Thames non loin d'Oxford. C'est dans cette jolie petite bourgade qu'adolescent je fus envoyé pour parfaire mon anglais ayant ainsi le privilège, pendant que mes contemporains allaient s'ennuyer sur les plages du Sud de la France, invariablement ensoleillées et bondées, de goûter cette météo estivale que les Britanniques qualifient eux-mêmes d'« intéressante » !

Je ne sais si c'est le climat qui a conduit nos chers voisins à développer un humour inoxydable mais lors de mes séjours à Abingdon, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance d'un prêtre anglican qui cultivait cet humour avec autant de soins que les rosiers de son presbytère ! L'homme tout de noir vêtu dans son clergyman strict (avec ce col si particulier des anglicans qu'ils désignent eux-mêmes sous le nom de *dog collar* et que les catholiques appellent méchamment *go to hell collar*) ce *vicar* donc était la bonté même et ne se départissait jamais de son flegme. J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte lors d'un incident qui sous d'autres cieux aurait inévitablement tourné à l'altercation.

Alors qu'il faisait tranquillement sa promenade digestive, un de ses jeunes paroissiens qui roulait à vive allure au volant de sa MG décapotable manqua de le renverser en négociant un peu trop serré le virage de High Street vers Bridge Street. Se rendant compte de sa gaffe le jeune arrête son véhicule et sans perdre sa contenance lance à l'adresse de l'ecclésiastique : « Eh bien mon Révérend, vous qui nous racontez souvent combien ce sera merveilleux de retrouver la patrie après notre séjour sur cette terre vous n'allez pas être fâché si j'ai failli vous y envoyer un peu plus tôt que prévu... ». Et le bon *vicar* de lui répondre : « *Gerald! I am homesick, but not that homesick!* » (Je suis nostalgique de la patrie mais tout de même pas à ce point !)

Ce qui nous ramène – enfin ! – à l'évangile d'aujourd'hui et à la question que le docteur de la Loi vient poser à Jésus : « Maître, que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » Cette question est au fond celle de tout homme car nous sommes tous *homesick*. La psychanalyse freudienne appelle cela la nostalgie du sein maternel dans lequel nous aimerions retourner : un endroit où nous étions en parfaite sécurité. Et toujours dans la vision des maîtres du soupçon, Freud, Nietzsche ou Marx, la religion a un peu ce rôle de recréer un cocon bien sécurisé où s'apaise notre nostalgie de la patrie ou plutôt de la matrice. Le problème avec ce type de nostalgie c'est que cela ne nous pousse pas vraiment vers les autres car dans le sein maternel nous étions – la plupart du temps – seuls. Alors dans le cocon religieux que nous recréons, nous ne sommes prêts à accueillir que nos jumeaux : ceux qui nous ressemblent et pensent comme nous. D'où l'importance de la réponse que Jésus va donner au docteur de la Loi.

Jésus commence par le renvoyer à cette Loi que son interlocuteur connaît bien et dont il sait qu'elle peut tout entière se résumer dans le commandement de l'amour

de Dieu et du voisin. Ouvrir son cœur au voisin et lui faire une petite place dans mon cocon, ça n'est déjà pas très naturel pour notre nature blessée par le péché originel. C'est pourquoi ce docteur de la Loi voit bien où le problème risque de se poser et il demande à Jésus : « Qui est mon prochain ? » Et Jésus lui répond avec cette parabole bien connue du Bon Samaritain.

C'est-à-dire que Jésus prend en exemple celui que le Juif pieux a le moins envie d'avoir comme voisin : un Samaritain ! Vous savez que les Juifs de Galilée étaient prêts à faire une bonne cinquantaine de kilomètres en plus dans leur trajet vers Jérusalem pour éviter le territoire des Samaritains puisqu'au fond ces gens étaient considérés comme pires que des païens. La dernière personne qu'un Juif voulait avoir proche de lui était un Samaritain... sauf évidemment dans le cas décrit par Jésus : si ce Juif gisait dans son sang au bord de la route. Dans cette situation dramatique où l'on a besoin d'être sauvé, tout homme même un Samaritain peut certes faire l'affaire.

Si nous sommes naturellement *homesick*, Jésus veut nous fait comprendre que la patrie vers laquelle nous devons nous diriger n'est pas le sein maternel mais bien la maison du père où chacun pourra trouver une demeure. Or notre humanité est sortie du sein maternel ensanglanté. Dans cet état, elle est incapable de faire route vers Jérusalem, vers la maison du Père; pour qu'elle sache s'ouvrir au projet du Père qui veut rassembler tous ses enfants dans sa maison, la première naissance ne suffit donc pas, il faut la nouvelle naissance du baptême lorsque Jésus s'approche de l'homme blessé et l'amène à l'auberge. Cette auberge où l'homme sera soigné c'est l'Eglise qui rassemble des hommes et des femmes « de toutes races, peuples et langues ».

Vorrei dire qualche parola in italiano per riassumere quest'omelia. La nascita di un bambino lo lascia con una nostalgia, quella del seno materno. Per questo e altre ragioni avrà tendenza a ricercare la sicurezza di un posto dove si trova da solo o almeno con gente simile a lui. Il signor Gesù ci insegna nel vangelo di oggi che la vita eterna, cioè la vera patria che dobbiamo sperare, non è un posto esclusivo degli altri sennò un luogo dove gli altri, tutti gli altri, saranno accolti: la casa del Padre. Per iniziare il cammino verso questa vera patria la prima nascita non è sufficiente. Ci vuole la nuova nascita del battesimo. E per questo, vogliamo adesso battezzare Valentine.